

Après la conquête de Fernand Cortez, le Mexique devint, sous la domination espagnole, le théâtre de toutes les persécutions et de toutes les horreurs qu'entraînent le fanatisme et la cupidité. Longtemps les indigènes seuls eurent à souffrir de la tyrannie espagnole ; mais bientôt les colons eux-mêmes eurent à supporter de la part de la métropole toutes les entraves qu'un gouvernement ombrageux crut devoir mettre au développement intellectuel et commercial. L'introduction de la littérature et des arts d'Europe fut prohibée ; et, pour assurer le débit des produits de l'Espagne, on défendit aux colons, sous des peines atroces, de cultiver l'olivier, la vigne et le mûrier. Tel était l'état déplorable de cette importante colonie lorsque Napoléon envahit l'Espagne en 1808, et plaça sur le trône un de ses frères. Le Mexique, gouverné jusqu'alors par des vice-rois, voulut rester fidèle aux Bourbons. Le vice-roi Iturrigaray, qui gouvernait alors la Nouvelle-Espagne, proposa de former un gouvernement provisoire sous l'influence d'une junte composée d'Européens et de créoles ; mais les premiers, craignant un mélange qui pouvait porter atteinte à leur suprématie, s'emparèrent de lui et le renvoyèrent en Europe. Son successeur, Venegas, envoyé par la junte de Cadix, montra une si grande partialité en faveur

des Européens, qu'il exaspéra les créoles. Une vaste conspiration fut ourdie, et, dans le mois de septembre 1810, Hidalgo, moine mexicain, se mit à la tête des insurgés ; mais l'année suivante il périt sur l'échafaud. Jusqu'en 1820, l'autorité des vice-rois fut tour à tour renversée et rétablie.

A cette époque, la nouvelle de la révolution de l'île de Léon arriva au Mexique ; le vice-roi Apodaca remplaça le général Amigo, dévoué à la constitution, par Augustin Iturbide. Celui-ci publia, le 24 février 1821, un manifeste par lequel le Mexique était déclaré empire constitutionnel, indépendant de l'Espagne, mais sous le sceptre de Ferdinand VII. Le vice-roi Apodaca eut pour successeur O'Donoju, envoyé par les cortès, qui confirma par un traité le manifeste d'Iturbide. Cependant, les cortès ayant refusé de ratifier ce traité, le congrès mexicain proclama le général Iturbide empereur du Mexique.

Ce choix n'avait point été unanime ; un parti nombreux prit les armes contre le nouveau souverain, et pendant que celui-ci se faisait couronner avec une magnificence qui rappelait celle de Napoléon, qu'il cherchait à imiter et qu'il ne réussit qu'à parodier, les insurgés proclamaient la république. Après une lutte sanglante, cet empereur éphémère abdiqua en 1823, et partit

pour l'Europe. Un nouveau congrès fut convoqué en 1824, et par un acte constitutionnel le Mexique adopta une organisation modelée sur celle de la confédération anglo-américaine, et prit le titre d'*États-Unis du Mexique*. Ce fut dans le courant de cette année qu'Iturbide, espérant ressaisir le pouvoir, et croyant que sa présence suffirait pour opérer une révolution nouvelle au Mexique, y débarqua comme Napoléon l'avait fait à Cannes. Mais son nom n'était point rehaussé par le prestige de la gloire ; à peine eut-il mis le pied sur cette terre sur laquelle il devait régner, qu'il fut pris et fusillé comme traître à sa patrie.

Depuis cette époque, le Mexique n'a cessé d'être en proie aux convulsions politiques. L'adoption par les Mexicains d'une constitution calquée sur celle des États-Unis, leurs voisins, était on ne peut plus déraisonnable ; car une constitution doit être conforme aux mœurs d'une nation, comme un habit doit être proportionné à la taille d'un individu ; or rien ne se ressemble moins que les citoyens des États-Unis et les habitants du Mexique. La masse de la population est indienne, et la population d'origine espagnole n'a nullement cette énergie, cette activité, cette habitude de compter sur soi-même, sans laquelle la république n'est pas

possible. De plus, chaque État est à peu près indépendant, de sorte qu'il n'y a nulle autorité dans le gouvernement, nulle union dans le pays. Là où personne n'obéit, l'impôt rentre mal, ou est gaspillé par l'administration ; aussi les finances de la république sont dans l'état le plus déplorable. « Rien n'est dans son centre, écrivait il y a quelques années un journal de Mexico, tout est détraqué (*desquiciado*), et notre existence politique est un phénomène effrayant. » Cet état de choses ne s'est pas améliorée ; au contraire.

Les partis, comme on le pense bien, sont nombreux et se succèdent alternativement au pouvoir. La république n'a produit depuis quarante ans que des alternatives d'anarchie et de despotisme, ce qui est la pire des conditions pour un peuple, et ce qui prouve à quel point les Mexicains sont peu propres à cette forme de gouvernement.

« Le Mexique, dit M. Ampère, semble un condamné à mort qui a obtenu un répit d'une durée indéterminée ; le répit ne saurait être bien long. » Cette conviction est dans tous les esprits. Mais comment se terminera la crise ? Plusieurs hauts personnages du Mexique, désespérant de le voir sortir par ses propres efforts de l'abîme où il est plongé, désireraient voir la France ou l'Angle-

terre s'emparer de leur pays, afin qu'il échappât aux États-Unis, qui en ont déjà enlevé de riches lambeaux (la Californie, le Nouveau-Mexique, le Texas). Que deviendra, jusqu'à la solution infaillible et imminente, ce beau et malheureux pays, le plus riche en productions de tout genre qui soit au monde, le seul qui réunisse les métaux précieux aux productions végétales des climats tempérés ? Après avoir vu aux États-Unis un peuple naître et grandir, je vois ici une nation se dissoudre et s'éteindre. Ce qui est bien frappant et bien propre à faire réfléchir, c'est qu'une agonie mortelle ne supprime pas chez un peuple les apparences de la vie. A voir cette grande ville avec son luxe, ses magasins, ses promenades remplies d'une foule insouciant et parée, il me semble qu'on soit au sein d'une société régulière et durable. Et cependant on sait à n'en pouvoir douter que cette société est minée par la base. Singulier et effrayant spectacle ! Les peuples qui laissent se briser dans leur sein les ressorts de la vie morale et de la société sont pareils à ces arbres creux au dedans, qui ont à l'extérieur tous les semblants de la durée, et qui, un petit vent venant à souffler, tombent tout à coup<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> M. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, pp. 285, 286.

## CHAPITRE XI

Excursion aux environs de Mexico. — Chapoultepec. — Notre-Dame de Guadalupe. — Promenade à Tacuba. — L'arbre de Cortez. — Notre-Dame de los Remedios. — Légende. — Voyages aux ruines de Xochicalco et à la caverne Cacahuamilpa.

Les souvenirs des anciens Mexicains et le triste spectacle d'une société qui se décompose ont pris la place que je voulais consacrer à de nombreuses excursions que j'ai faites dans les environs de Mexico. Je serai forcé de ne parler que des plus curieuses, car l'espace me manquerait pour les raconter toutes en détail.

Je commencerai par une promenade qui m'a beaucoup intéressé : c'est celle de Chapoultepec, le Versailles des anciens souverains du Mexique. C'est là que Montezuma avait réuni les animaux et les productions végétales de tout son empire. A cet égard, les Mexicains étaient alors plus avancés qu'ils ne le sont aujourd'hui ; car ce jardin des Plantes, qu'a vu encore M. de Humboldt, n'existe plus. Ce n'était pas une vaine